

Les alchimistes grecs. Recettes alchimiques (Par. Gr. 2419; Holkhamicus 109) Cosmas le Hiéromoine—Chrysopée, texte établi et traduit par Andrée Colinet, Paris: Les Belles Lettres 2010 (série « Les alchimistes grecs », t. XI), cxxvi + 258 pp. ISBN 978-2251005591.

Dans son introduction, Andrée Colinet justifie ainsi son édition et sa traduction conjointes de deux réceptaires alchimiques grecs du XV^e siècle. Les deux manuscrits de recettes, l'un à Paris (*Parisinus gr.* 2419) et l'autre à Oxford (*Holkhamicus gr.* 109), ont plusieurs points en commun. Ils sont non seulement de la même période mais ils transmettent « un certain nombre de recettes identiques ou apparentées » (p. xi), et témoignent d'un même espace culturel. Les deux réceptaires ont pour auteurs des « lettrés qui vécurent les derniers moments de Byzance et furent à l'origine de notre Renaissance occidentale » (p. viii). Plus distinctement, ces « deux lettrés rassemblent, l'un des informations venues du monde occidental, l'autre des traditions séculaires d'origine indéterminée » (p. cviii).

Le *Parisinus gr.* 2419 est une vaste compilation d'extraits d'astronomie, de botanique, de médecine, mais aussi d'hermétisme et de magie. L'alchimie y occupe une place mineure mais elle contient, entre autres, une traduction de la *Semita recta*, d'Albert le Grand. Cette compilation est principalement l'ouvrage de Georges Midiatis, un copiste méconnu. Le traducteur du traité d'Albert n'est pas identifié. Les diverses recettes du recueil traitent de la pierre philosophale et de sa fabrication par distillation ou sublimation des acides minéraux. On y explique aussi « la séparation du mercure en ses quatre éléments » (p. xvi), une opération qui montre ici une prévalence de l'élémentarisme aristotélicien sur la métaphysique arabe du soufre-mercure.

Selon Andrée Colinet, l'*Holkhamicus gr.* 109, conservé aujourd'hui à Oxford, « a été opéré dans le même esprit que celui du *Parisinus* ». Composé d'extraits d'astrologie et de magie s'étendant de l'Antiquité au XV^e siècle, il offre dans ses derniers folios plusieurs recettes pour la pierre philosophale en utilisant, lui aussi, les acides minéraux. Et c'est Jean Bidez, rapporte madame Colinet, qui aurait informé Otto Lagercrantz qu'une partie des recettes de l'*Holkhamicus* se retrouvait dans le *Parisinus* (p. xxi). Au niveau de la langue, le grec de l'*Holkhamicus* « est un peu plus proche du grec moderne démotique » (p. xxii), mais par leur forme linguistique comme par leur contenu, les deux manuscrits obligeaient à une étude comparée systématique.

C'est par une comparaison approfondie des sources respectives des deux manuscrits que madame Colinet termine son introduction. Il y a d'abord des sources communes aux deux manuscrits. Au niveau du contenu, la similitude

est évidente puisque «les deux manuscrits ont donc en commun plus de la moitié de leurs sources» (p. cii). Bien que l'ensemble des recettes des deux compilations soit anonyme, et malgré l'état encore très embryonnaire des outils de recherche pour le repérage des manuscrits alchimiques latins, madame Colinet arrive à proposer certaines identifications significatives. Le *Parisinus* comme l'*Holkhamicus* reprennent tous deux des recettes du *De corporibus et spiritibus* d'Archelaus, et du *Vade mecum* du frère Élie (p. xlix). La spécialiste de l'université de Louvain expose dans le détail l'état de la question pour chacune de ces sources qui ne sont pas sans ébranler certains acquis de notre histoire de l'alchimie.

À la fin du XIX^e siècle, Marcelin Berthelot avait situé l'apparition des acides minéraux au milieu du XIV^e siècle, dans l'alchimie de Rupescissa. Or le *Vade mecum* du frère Élie, qui est peut-être un ouvrage authentique de l'illustre frère Hélié de Cortone, successeur de François d'Assise comme général de l'ordre des franciscains, transmet lui aussi des recettes d'eaux fortes. Madame Colinet résume ainsi la problématique: «La réponse à la question de l'authenticité du *Vade mecum* est importante, car si elle est affirmative, elle permet de faire remonter de près d'un demi-siècle au moins la découverte des acides minéraux, découverte essentielle dans l'histoire de l'alchimie» (p. lvii).

La seconde source commune aux deux manuscrits, le *De corporibus et spiritibus* d'Archelaus, est tout autant intrigante. Considéré comme le pseudonyme d'un philosophe présocratique, Archelaus fut vite récupéré par les alchimistes qui en firent l'auteur de plusieurs traités, dont la célèbre *Turba philosophorum* et plusieurs autres ouvrages grandement considérés par les alchimistes latins médiévaux. Le *De corporibus et spiritibus*, un traité à ambiance hermétique et initiatique, se présente comme une traduction et renferme des recettes latines fort anciennes. Le recueil est peut-être contemporain de la traduction du Morienus au milieu du XII^e siècle, mais Andrée Colinet souligne l'apparente incohérence d'un supposé original latin dédié à un empereur de Constantinople!

Le *Parisinus* et l'*Holkhamicus* ont aussi leurs sources propres. Madame Colinet a retrouvé une recette du *Parisinus* dans le *Lumen luminum ex libris medicorum*, un manuscrit du XIII^e siècle. L'*Holkhamicus*, pour sa part, se réfère à la «lunaire» c'est-à-dire à une pierre philosophale du règne végétal qui a une longue histoire depuis Dioscoride et Pline jusqu'à Arnauld de Ville-neuve; souvent, la lunaire fut identifiée à la pivoine. Le manuscrit conservé à Oxford reprend aussi une recette de la *Chrysopée* de Cosmas, un «montage du XV^e siècle» autrefois édité par Berthelot et Ruelle. À la suite des *Parisinus* et

Holkhamicus, Madame Colinet réédite cette *Chrysopée* en rejetant son attribution à Psellos, qu'aurait proposée J. Letrouit pour la totalité du manuscrit de Cosmas.

La nouvelle datation pour la préparation des « eaux fortes » dans l'alchimie latine proposée par l'éditrice mérite l'attention. Certes, comme elle le souligne, ni Albert le Grand, ni Roger Bacon, deux autorités scientifiques du XIII^e siècle, ne traitent des « huiles de vitriol » c'est-à-dire les acides sulfuriques, nitriques ou autres. Mais, suggère l'éditeur, il faudrait continuer de regarder du côté des traités consacrés à ce qu'on nomme à cette époque les « livres des douze eaux ». En remontant dans ce genre de traités sur les eaux fortes, régales ou merveilleuses du XIV^e siècle, nous pourrions éventuellement—c'est le souhait de madame Colinet—mieux dater la rédaction du *Vade mecum* du frère Élie et identifier raisonnablement ce dernier à Hélié de Cortone, ministre général des franciscains mais aussi alchimiste reconnu, mort en 1253.

Claude Gagnon